

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'accident

Michel Lemaire

Volume 13, numéro 6 (78), 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30703ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemaire, M. (1971). L'accident. *Liberté*, 13(6), 32–35.

L'accident

Je suis éveillé depuis quelques secondes maintenant, mais garde les paupières closes : un cri rôde dans mon cerveau, la chauve-souris d'un événement va se jeter à mon visage. Ne pas bouger. Comme la voûte humide d'une caverne qui existe massivement au-dessus de moi, au ras de mon corps.

L'accident ! J'ai couru pour la rejoindre de l'autre côté de la rue, un crissement de pneus, une explosion en moi. Où suis-je ? mort ? Si, en ouvrant les yeux, je reconnais une chambre d'hôpital, je suis vivant. Sinon ? que vais-je voir, sinon ? Il faut regarder. Puis-je... ils sont ouverts...

Ce n'est pas une chambre d'hôpital. Il découvre devant lui une fenêtre livrant une clarté diffuse et chaude, la lumière d'un bel après-midi d'automne, mais artificielle. Un long rideau frissonne, parfois s'avance. Une dentelle très éthérée, blanche.

Il est nu, étendu sur ce qui paraît être un divan de psychanalyste, d'un cuir sombre. Je ne me sens pas blessé. Serais-je en convalescence après un coma de plusieurs semaines ? Voyons la pièce. J'ai tenté un geste, mais le mouvement est absent de moi. Mon corps est paralysé. Je ne peux rien découvrir d'autre que cette lumière traversant l'étrange dentelle.

La journée était ensoleillée. Elle me vit, me sourit de l'autre côté de la rue. J'ai couru vers elle, fou. Ce crissement de pneus, cette explosion, puis je ne sais plus. Ici...

Anxieusement, il étudie les vibrations ambrées qui pénètrent jusqu'à lui. Le rideau joue dans la brise et par moments frôle ses pieds.

Je me souviens, la lumière au tamis d'un sous-bois, moins dense que celle-ci. Nous étions assis dans une clairière, nous finissions de goûter. Elle a pris un fruit, une pêche, je crois. En me fixant doucement, elle a mordu dans la pêche, avec un bonheur sensuel à la fois joué et très simple, offert et consommé. Dans sa paume, puis franchissant le poignet, le long de son bras, le jus a coulé : il était sucré, parfumé de sa peau, et mes lèvres buvaient aussi mon amour.

Comment se fait-il que je ne puisse le moindrement bouger ? Je suis sans aucun doute dans un hôpital de convalescence, guéri de mon accident, alors ? Evidemment l'enfer, ou autres lieux fantaisistes, n'existe pas. Peut-être est-ce une drogue qui m'immobilise. L'enfer... Quelque chose vient de se modifier. Que se passe-t-il ? La peur me grignote l'estomac.

Accident : nom masculin : événement fortuit ordinairement malheureux. Ce qui s'oppose à la substance.

La lumière lentement, presque imperceptiblement, a diminué. Très lentement, faisant suinter le temps hors de mon corps. Une diminution calculée pour que je sois incapable de détacher mon attention du temps qui ainsi s'écoule. Je fixe le temps à travers la fenêtre, dans cette clarté devenue pénombre d'ocre. Je fixe le temps mais, semble-t-il pour cela même, je ne pourrais dire depuis combien de minutes, d'heures.

Elle souriait de l'autre côté de la rue. J'ai couru pour rejoindre ce sourire. Un crissement de pneus, une explosion. A mon avis, les perruches sont mortes d'un infarctus du myocarde.

La pénombre tourne sur elle-même. Ce n'est plus qu'un bleuissement confus qui s'assombrit peu à peu. L'obscurité s'avance, je la sens, et cette prise de possession de l'espace et du temps, progressive, est irrémédiable. Terrifiante.

Je me souviens du balcon où je méditais dans les arbres proches. Où nous discussions à voix feutrées, sous le bruissement des branches. J'écoutais les arbres, inquiétants et rassurants dans leur simplicité intégrale avec eux-mêmes. Je dis : « Car les arbres sont grands, s'y cachent mes pavanés », mais cette parole établit la distance.

L'obscurité est totale depuis longtemps maintenant. Je me révolte immobile ; mon esprit bat la panique. Elle se pencha vers moi, et prononça, dans l'écart du soir mauve : « Toute l'existence est en chaque individu. Toute. La boue du chemin, la douceur des fruits. Il est inutile de se coucher dans la boue, ou de l'oublier. Il suffit de marcher ».

A cause de mon énervement, à cause de ce bouillonnement d'images qui seules éclairent ma nuit, j'ai complètement perdu le sens du temps. Peut-être ai-je dormi. J'ai dû mêler rêves et souvenirs. Suis-je même éveillé ?

Elle prit une pêche et mordit goulûment. Mes lèvres sur son poignet. Puis nous avons roulé dans l'herbe, entre ciel et terre.

Le calme. Parfaitement. Je sens la pression de la noirceur sur moi. Mais le divan m'est imperceptible. Mes mains ne me répondent pas. Mes membres ont disparu dans le silence.

Je marchais dans une rue montante, butant dans la neige amoncelée. Les traînées sur les vitres de mes regards qui cherchent. Je m'épuisais dans la nuit glacée, n'avançais plus. Mon esprit n'était qu'un épouvantail crucifié sur une ligne à haute tension. Une lueur bleue apparut au-dessus des maisons. Les yeux exorbités, je fixai le ciel ; je sus que je ne contrôlais plus rien. Je suis tombé dans la neige, ébréché de rêves patchouli et sang.

Mourir : verbe intransitif : cesser de vivre ; mourir de sa belle mort ; mourir de faim, de peur ; mourir de rire ; cesser d'être, disparaître.

La douceur d'un sous-bois. Ses dents pénètrent dans la lumière et dans le fruit, elle les mange. J'avais le soleil dans les yeux, mais nos corps connaissaient bien des choses.

J'ai dormi. J'ai du moins l'impression de revenir à la conscience après un long moment. Brouillard. Il commence à faire noir dans ma tête.

C'était un escalier qui s'ouvrait sombre, verticalement vers une cave lointaine, les marches se posant les unes sur les autres, au centre, pour former une spirale absolue. On

descendait dans les ténèbres, la main droite suivant le mur de pierres froides et poussiéreuses.

Au bas, une longue salle voûtée. Dans un entassement de vieilles malles, de caisses de bois, parmi des cadres sans tableaux, enchevêtrés, se tenait seul, debout, un ancien mannequin de couture, sur ses trois pieds. Il était gardé par d'énormes tonneaux contenant on ne sait quoi. Les araignées envahissent maintenant, armées de toiles de poussière.

Vous êtes dans l'obscurité totale. Le silence ne bourdonne plus dans vos oreilles : le silence s'est tu. Vos sens ne vous apportent plus aucune information et votre corps disparaît dans un marais d'immobilité. Très loin dans la nuit, votre poitrine se soulève lentement, puis devient autre, s'échappe. Seul persiste le sentiment des muscles du visage, de vos dents qui se serrent pour ne pas vous perdre.

Je ne me souviens plus. Ma vie n'est qu'une faible transparence au fond d'un corridor d'années absentes. Elle prit un fruit et le porta à sa bouche, elle prit un fruit et le porta à sa bouche. Je ne comprends plus : une main, un fruit. Tout est flou. Noir.

Je : pronom personnel de la première personne du singulier.

Je sens mes dents. La mâchoire inférieure est crispée dans la mâchoire supérieure, les dents enfoncées. Un vent du soir. Je suis... Je sens mes dents, je sens mes dents qui s'écartent, qui s'ouvrent...

MICHEL LEMAIRE